

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

La Caricature

Abonnements d'un an, Paris : 16 francs. — Départements : 18 francs. — Union postale : 20 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant.

LE DRAPEAU FRANÇAIS



SALUT

Ô TROIS COULEURS DE LA PATRIE!

LE DRAPEAU FRANÇAIS

Nos drapeaux malheureux n'en sont que plus sacrés;
Quand la patrie en pleurs de deuil les environne,
Éternelle infamie à qui les abandonne!
(DE JOUV.)

Le drapeau! Il n'y a pas de mot français qui résonne plus profondément aux oreilles comme une fière fanfare de clairon; il n'y en a pas qui éveille de plus mâles idées; il n'y en a pas, hélas! qui réveille de plus mornes souvenirs.

Le drapeau, c'est l'image du pays dans toute sa gloire et dans tous ses malheurs. C'est l'honneur national, le *labarum* sacré qui devrait être inviolé, que les marins clouent aux tronçons des mâts, quand le navire troué par les boulets va disparaître sous les flots, que les soldats cachent sous leur capote, quand la bataille est perdue: c'est une chose que l'on prend quelquefois, mais qui ne doit jamais être livrée.

Le drapeau, c'est la patrie qui marche et que l'on suit tête haute, l'arme prête, et c'est pour cela que les actes d'héroïsme qu'il a provoqués sont innombrables dans notre histoire militaire. On le porte comme une relique. On le défend comme on défendrait sa mère! Il peut tomber quelquefois; mais s'abaisser, jamais.

Les enseignes des Gaulois et des Francs

L'emblème militaire et national des Gaulois était le sanglier, et ils portaient pour étendards des pièces d'étoffe sur lesquelles étaient figurés certains emblèmes tels que des dragons, des serpents, des taureaux, divers oiseaux.

Les Francs, en adoptant la science et l'ordonnance militaires de Rome, adoptèrent aussi le *vexillum* et le *signum militare* , sortes de bannières de pourpre attachées à l'extrémité d'une pique, et c'est sous cet emblème que nos aïeux anéantirent dans les plaines cataleuniques l'immense armée d'Attila.

La chape Saint-Martin

Clovis, converti au christianisme, adopta comme étendard la *chape Saint-Martin*, qui était un voile de taffetas de couleur bleu turquin, sur lequel le saint était peint, et qu'on avait posé un jour ou deux sur son tombeau.

La première mention que l'on puisse relever dans les chroniques du moyen âge au sujet de cet emblème militaire remonte à la bataille de Vouillé (507) où Clovis fait ranger son armée sous la chape Saint-Martin et défait Alaric, dans une bataille mémorable qui forme le premier fleuron de notre gloire nationale.

Deux siècles après, les Arabes envahissent le midi de la Gaule. Leur chef Abd-er-Rhaman, avide autant que vaillant, a entendu parler du trésor de l'abbaye de Saint-Martin près de Tours, et lance contre les murs de cette ville ses innombrables cavaliers; à la nouvelle de cette invasion (octobre 732), Charles, qui devait, à partir de ce moment, recevoir le surnom de Martel, accourt avec le palladium national, et les lourdes épées des Francs broient et anéantissent cette cavalerie légère des Maures aux vêtements éclatants d'or et d'argent.

Sous Charlemagne, l'histoire fait mention de symboles militaires, qui n'étaient vraisemblablement autre chose que des drapeaux d'étoffe. L'un d'eux, s'il en faut croire Montfaucon, était de couleur pourpre, fendu en deux longues pointes, et portait comme ornements, sur chaque face, cinq boules d'or entremêlées de douze croix également dorées.

L'Oriflamme.

A la chape Saint-Martin, qui fut en vogue six cents ans, succède une autre bannière que l'on a appelée l'*oriflamme*.

Du Cange a écrit sur l'oriflamme une dissertation aussi savante que curieuse:

« L'oriflamme, dit-il, estoit la bannière et l'enseigne ordinaire dont l'abbé et les moines de la royale abbaye de Saint-Denis se servoient dans leurs guerres particulières... »

« On a donné le nom d'oriflamme à cette bannière, parce qu'elle estoit descoupée par le bas en figure de flamme, ou parce qu'estant de couleur vermeille, lorsqu'elle voltigeoit au vent, elle paroisoit de loin en guise de flamme, et, en outre, parce que la matière de la lance qui la soutenoit estoit dorée. »

« Elle n'a été portée par nos roys dans leurs guerres qu'après qu'ils sont devenus propriétaires des comtez de Pontoise et de Mantes, c'est-à-dire du Vexin. »

En 1190, Philippe-Auguste lève à son tour l'oriflamme. Cette levée se faisait en grande cérémonie. Après avoir communiqué à Notre-Dame, le roi se rendait à l'abbaye de Saint-Denis où il entendait la messe et recevait des mains de l'abbé l'oriflamme qu'il remettait à un « chevalier loyal, preud'homme et vaillant ».

Le chevalier désigné se confessait, communiait et faisait serment sur l'hostie de garder fidèlement l'oriflamme jusqu'à la mort.

Tous ces vaillants porte-oriflamme, plus d'une fois, accomplirent leur serment avec une fidélité héroïque.

Le 27 juillet 1214, à la bataille de Bouvines, une furieuse mêlée s'engage autour de la bannière royale que portait Gall de Montigny, un des plus braves chevaliers de l'armée française. Des masses profondes d'infanterie allemande entourent cet emblème sacré que défendent le roi Philippe-Auguste et 24 sergents d'armes. Peu à peu le cercle se rétrécit autour de ce monarque: ses vaillants défenseurs tombent et ne sont pas remplacés. Enfin un soldat à pied du royaume de Brunswick atteint le roi au défaut de la cuirasse avec un de ces javalots à double crochet dont se servaient les anciens Francs, et le tirant avec violence le désarçonne et le jette à terre. Une foule d'ennemis se jettent sur Philippe qui est foulé aux pieds des chevaux. Montigny, d'une main, agite la bannière royale et, de l'autre, écarte à coups d'épée ceux qui osent approcher. Cet intrépide guerrier se voit un moment seul à défendre le roi et l'étendard de la patrie. Enfin arrive Montmorency. Averti par les mouvements précipités de la bannière royale qui lui annoncent le danger du roi, il charge avec ses escadrons l'infanterie allemande qu'il prend à revers écrase, disperse, et dégage son souverain.

On a de tout temps attaché en France un si grand prix à la conservation du drapeau qu'il y avait pour l'officier chargé de le porter déshonneur à survivre à sa perte:

« Le malheur avenant d'un désavantage, disait une maxime de chevalerie anciennement consacrée, le taffetas lui doit servir de linceul pour l'ensevelir. »

Le 18 août 1304, les Flamands, au début de la bataille de Mons en Puelle, surprennent le camp français et pénètrent jusqu'à la tente royale de Philippe le Bel qui court les plus grands dangers. Le vaillant Ausseau de Chevreuse, porte-oriflamme, fut tué en défendant son souverain, et après la victoire on retrouva son cadavre enveloppé par les longs plis de l'oriflamme qu'il tenait serrée contre son cœur.

Le 19 septembre 1356, à la fin de la funeste journée de Poitiers, le roi Jean parvient à rallier quelques-uns de ses hommes d'armes autour de la bannière de France. Sous les charges répétées de la gendarmerie anglaise, les rangs français s'éclaircissent. Le porte-étendard Geoffroy de Charny, blessé, couvert de sang, se place encore devant le monarque pour le protéger avec le *labarum* sacré de la patrie, et l'agite sans cesse pour rallier nos soldats dispersés, jusqu'à ce qu'enfin, criblé de coups de lance, il tombe pour ne plus se relever et s'ensevelit dans les plis de son drapeau.

Depuis Azincourt (1413) il n'est plus fait men-

tion de l'oriflamme: certains auteurs de l'époque prétendent que Charles VII l'aurait reprise après l'expulsion des Anglais, et sur un inventaire dressé à 1534 il est fait mention d'un étendard de l'abbaye de Saint-Denis.

La bannière de Charles VII.

Dès le règne de Charles VII, on voit s'ajouter sur l'antique bannière de France une marque nouvelle, une nouvelle couleur: cette marque, c'est la croix; cette couleur nouvelle, c'est le blanc.

La croix blanche est depuis cette époque restée sur nos drapeaux jusqu'en 1789. Les francs-archers marchaient sous l'*étendard bleu semé de fleurs de lis d'or, traversé par une croix blanche*.

Vers le milieu du XVI^e siècle, le drapeau déployait quatre quartiers, deux bleus, deux blancs, toujours avec un semis de fleurs de lis d'or. Vingt ans plus tard, il était mi-parti horizontalement bleu en haut et blanc en bas, le tout semé également de fleurs de lis d'or.

La cornette blanche de Henri IV.

La cornette royale de couleur blanche n'était arborée aux armées que lorsque le roi commandait en personne.

A la bataille d'Ivry (14 mars 1590), le chevalier Pot-de-Rhode, qui portait la cornette blanche de Henri IV, reçoit dans les yeux une blessure qui l'aveugle et est emporté hors de la mêlée par son cheval, épouvanté du bruit de la bataille. On croit que le prince se retire du combat, et un certain désordre se met dans les rangs. C'est alors que Henri IV adresse à ceux qui l'entourent cette allocution devenue célèbre: « Si la cornette vous manque, suivez mon panache blanc, il vous guidera toujours au chemin de l'honneur. »

Lorsque les milices reçurent une organisation régulière et achevèrent de se former en régiment, on donna le nom de drapeau aux enseignes de l'infanterie, et celui d'étendard aux enseignes de la cavalerie.

Le drapeau colonel et le drapeau d'ordonnance.

Dans les régiments de l'ancienne monarchie, il y avait deux drapeaux différents: le *drapeau colonel* et le *drapeau d'ordonnance*. Le drapeau colonel était blanc et sa croix portait les mêmes ornements que la croix du drapeau d'ordonnance.

Ceux-ci n'avaient justement de semblable que la grande croix blanche qui les coupait en quatre quartiers, aux couleurs différentes, suivant le régiment.

Le régiment de Picardie avait le drapeau rouge à croix blanche; Piémont, noir; Champagne, vert; Navarre, feuilles mortes; le centre de sa croix était orné par les chaînes d'or de la Navarre; Normandie, était jaune; Auvergne, noir et violet; Flandre, violet et jaune; Poitou, bleu et rouge; le régiment des gardes françaises portait le drapeau en taffetas bleu, semé de fleurs de lis d'or, écartelé de la croix blanche, avec quatre couronnes peintes en or à l'extrémité de chaque branche.

Les devises des anciens drapeaux.

Plusieurs de ces drapeaux étaient ornés de devises et d'inscriptions, en souvenir de belles actions guerrières.

Sur le drapeau de Champagne (8^e régiment d'infanterie), on lisait ces mots: *Je suis du régiment de Champagne*. En 1632, ce brave régiment est assiégé dans Miradoux par le prince de Condé, qui somme le colonel Lamothe-Vedel de se rendre, avec menace d'être pendu et de voir ses soldats passés au fil l'épée. Ce vaillant officier se contente de répondre par ces simples paroles, devenues la devise du corps: « Je suis du régiment de Champagne », et par sa résistance éner-

gique donne le temps au comte d'Harcourt de venir le dégager.

Le drapeau du régiment de la Couronne (aujourd'hui 45^e de ligne), portait sur son drapeau une couronne d'or, avec cette inscription : « *Hanc coronam Mastreka dedit.* » (Maestricht a donné cette couronne. Le roi Louis XIV lui avait donné cette devise pour le siège de Maestricht, où cet intrépide régiment s'était emparé sous ses yeux d'un ouvrage avancé.

Le régiment d'Auvergne (36^e de ligne) arborait avec orgueil sur les plis de son drapeau le cri héroïque du capitaine d'Assas, tombé dans la nuit du 15 octobre 1760 sous les baïonnettes hano-vriennes : *A moi Auvergne ! Voici les ennemis !*

Traits de dévouement au drapeau sous l'ancienne monarchie.

De siècle en siècle, partout où la gloire française s'est montrée, ces insignes acquirent un nouveau titre, et de belles pages de notre histoire sont écrites par nos vieux régiments.

Le 7 août 1652, à l'attaque du faubourg d'Étampes, le régiment de la Marine est repoussé à l'assaut de la demi-lune de la porte d'Orléans. Le régiment de Turenne accourt à son secours, ayant à sa tête les capitaines qui ont voulu porter les drapeaux du corps. Ces intrépides officiers franchissent la contrescarpe éboulée et plantent leurs étendards sur le parapet. Trois d'entre eux sont tués. Les soldats, animés par l'exemple de leurs chefs, enlèvent l'ouvrage en un clin d'œil.

Le 1^{er} août 1664, Siblery, enseigne au régiment de Turenne, mortellement blessé à l'affaire de Saint-Gothard, s'enveloppe pour mourir dans le drapeau de son régiment. L'ennemi s'empare de ce trophée ; mais les piquiers du régiment, à cette vue, s'élancent tête baissée, culbutent tout ce qui s'oppose à eux et reprennent leur insigne. En récompense de ce fait d'armes, la garde du drapeau du régiment de Turenne fut, à dater de ce jour-là, confiée aux piquiers.

Le 11 mai 1743, à la bataille de Fontenoy, du Châtelet, porte-étendard de la Maison-Rouge, est emporté par son cheval au milieu des rangs de l'infanterie anglaise. M. de Castelmoron, à peine âgé de treize ans, s'élance avec quatre autres gendarmes et reprend l'étendard tout haché de coups de sabre.

Le drapeau tricolore (1789 à 1804).

En 1789, la feuille arrachée par Camille Desmoulins à un arbre du Palais-Royal, devint un signe de ralliement, et le vert faillit être adopté comme couleur nationale ; mais on se souvint que le vert était la couleur de la livrée du comte d'Artois, le plus impopulaire des princes, et la Révolution dut chercher une autre cocarde. On prit d'abord les couleurs de la ville de Paris, le rouge et le bleu, qui avaient figuré dans les mouvements populaires des siècles précédents, et l'on y ajouta ensuite le blanc de la royauté fidèlement conservé par la garde nationale parisienne. Ce nouvel étendard, qui devait faire si glorieusement le tour du monde, fut adopté avec enthousiasme.

Divers décrets de la Constituante, de la Législative et de la Convention consacrèrent ces couleurs. A cette époque, chaque bataillon avait un drapeau et chaque escadron un étendard. Ce drapeau avait cinq pieds six pouces de longueur sur une largeur égale, et sa hampe était surmontée d'un fer terminé en pointe comme le fer d'une hallebarde et orné d'une cravate tricolore. L'étoffe en soie, dépourvue d'ornements et de broderies, portait d'un côté le numéro de la demi-brigade et au revers ces mots : « Discipline et obéissance à la loi. »

Les devises des drapeaux de l'armée d'Italie.

Avec le temps, quelques-uns de ces étendards reçurent des inscriptions et des noms de victoires, innovation du général Bonaparte, qui consacrait ainsi le souvenir des prodiges accomplis par l'armée d'Italie.

La 18^e demi-brigade avait sur son drapeau : *Brave 18^e, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous.*

La 57^e avait sur le sien : *La terrible 57^e que rien n'arrête.*

La 32^e : *J'étais tranquille, la brave 32^e était là.*

La 25^e : *La 25^e s'est couverte de gloire.*

Sur l'étendard de l'artillerie des guides : *Par tout l'artillerie s'est comblée de gloire.*

Traits de dévouement au drapeau (1792-1804).

Que d'actions d'éclat, de traits de dévouement et d'héroïsme se sont accomplis sous ces trois couleurs, qui reçurent le baptême du feu dans les défilés de l'Argonne et sur les hauteurs de Valmy !

Le 7 novembre 1792, à l'attaque de Mons, le général Stettenhoffen voit ses soldats découragés ; il prend un drapeau et se tourne vers eux : « Fuyez, leur dit-il, vous vous déshonorez et déshonorez votre général, qui ne survivra pas à votre honte ! » En prononçant ces mots, il se précipite sur les redoutes ennemies. Ses troupes le suivent et s'emparent à la baïonnette de ces ouvrages formidables.

Le 1^{er} juin 1794, les marins du vaisseau le *Vengeur*, voyant leur navire prêt à sombrer et ne voulant pas se rendre, s'élancent sur le pont et grimpent au mât clouer le pavillon tricolore, afin qu'il ne tombe pas entre les mains de l'ennemi. Au moment où la bouche des canons de la batterie du pont arrive à fleur d'eau, ils envoient aux Anglais leur dernière bordée, et sur le point de disparaître dans les flots qui s'ouvrent pour les engloutir, ils font retentir l'air du cri de : *Vive la France ! vive la liberté !*

Voyez ce drapeau tricolore,
Qu'ilève en périssant leur courage indompté,
Sous le flot qui le couvre, entendez-vous encore
Ce cri : *Vive la liberté !*

LEBRUN.

Le 17 novembre 1796, les grenadiers de Lannes, décimés par le feu des Croates, reculent à l'attaque du pont d'Arcole. A la vue de cette hésitation, qui peut devenir funeste à l'armée, le général Bonaparte saisit un drapeau et se jette en avant en criant à ses soldats : « Eh quoi ! grenadiers, n'êtes-vous donc plus des braves de Lodi ? Suivez votre général ! » Ceux-ci lui répondent par un cri d'enthousiasme, traversent le pont au pas de course et jettent les Autrichiens dans les marais de l'Alpon. En récompense de cette action d'éclat, le Directoire décida que le drapeau qui avait été porté par le général Bonaparte lui serait offert comme récompense nationale. Mais aussi modeste que brave, le jeune général en chef de l'armée d'Italie en fit à son tour présent au général Lannes, qui avait été blessé dans cette glorieuse journée.

Le 15 août 1799, les grenadiers de Souwaroff attaquent le village de Pasturana, pendant la bataille de Novi, et en chassent nos soldats épuisés et décimés. Les généraux Pérignon et Grouchy essayent de rallier les troupes en désordre. Grouchy un drapeau à la main se précipite au plus épais de la mêlée, son drapeau lui est arraché ; lui-même tombé à terre, couvert de blessures. Il se relève aussitôt, met son chapeau à la pointe de son sabre et essaye encore d'entraîner ses soldats : bientôt il est entouré, blessé de nouveau et fait prisonnier.

Le 1^{er} mai 1800, les Autrichiens s'emparent du Vieux-Kehl, attaquent à l'improviste le camp retranché français sur la rive droite du Rhin et rejettent nos troupes contre la tête du pont de bateaux. Le général Lecourbe fait aussitôt replier le pont sur la rive gauche, et saisissant un drapeau : « Soldats, s'écrie-t-il, voici le Rhin et voilà l'ennemi, il faut vous noyer ou vous battre ! » Se précipitant alors sur les Autrichiens,

il parvient à les maintenir et à dégager ses positions.

Le drapeau tricolore du premier Empire (1804 et 1813).

Napoléon 1^{er} conserva le drapeau tricolore, le réglementa, en définit exactement la forme et les dimensions, et le surmonta d'un aigle. (Décret impérial du 30 juin 1804.)

Il était orné de franges, de galons. Dans chaque angle le numéro du régiment était peint au centre d'une couronne dorée. D'un côté étaient inscrits ces mots : *L'empereur Napoléon au 1^{er} régiment*, et au revers : *Valeur et Discipline*, plus le numéro du bataillon.

La distribution de ces enseignes eut lieu au Champ de Mars, le 5 décembre 1804, le troisième jour des fêtes du couronnement. Les représentants de tous les corps vinrent recevoir leurs drapeaux au pied d'un trône élevé devant l'École militaire : « Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, s'écria l'empereur, et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire ! »

« Nous le jurons », répondirent aussitôt les colonels en agitant ces aigles dans les airs et en mêlant leurs acclamations à la voix du canon et au bruit des fanfares.

Les couronnes d'or de la ville de Paris.

Après la victoire remportée le 14 octobre 1806 à Iéna, les drapeaux de la grande armée reçurent des couronnes d'or qui furent votées par la ville de Paris.

Les gardes de l'aigle.

Par décrets du 18 février 1808 et du 23 décembre 1811, Napoléon institua les gardes de l'aigle : « J'avais établi, dit-il dans le *Mémorial de Saint-Hélène*, dans tous les régiments deux sous-officiers, gardes spéciaux de l'aigle, placés à droite et à gauche du drapeau, et pour éviter que l'ardeur dans la mêlée ne les détournât de leur unique objet, le sabre et l'épée leur étaient interdits. Ils n'avaient d'autres armes que plusieurs paires de pistolets, d'autre emploi que de veiller froidement à brûler la cervelle de celui qui avancerait la main pour saisir l'aigle. Or pour obtenir ce grade, ils étaient obligés de faire preuve qu'ils ne savaient ni lire ni écrire. »

Napoléon remet un aigle au 127^e de ligne.

On voit de quelle importance était l'aigle aux yeux de Napoléon, aussi ne la donnait-il pas aisément : tout régiment de nouvelle formation devait avoir fait ses preuves devant l'ennemi et accompli une action d'éclat avant de recevoir son aigle. C'est ainsi qu'après la prise de Smolensk en 1812, le 127^e de ligne, de la division Gudin, qui jusque-là avait marché sans aigle, reçut son nouvel insigne des mains de l'empereur sur le champ de bataille de Valoutina (19 août 1812).

Les drapeaux du 84^e et du 132^e de ligne

Les drapeaux de ces deux régiments reçurent chacun une glorieuse inscription, en mémoire de brillants faits d'armes accomplis pendant les campagnes de la grande armée. Ces inscriptions seront de nouveau brodées sur les drapeaux que ces deux régiments recevront le 14 juillet courant.

Sur le drapeau du 84^e on lisait : *En contre dix* et sur celui du 132^e, *Un contre huit.*

Le 25 juin 1809, le 84^e de ligne commandé par le colonel Gambin, un héroïque enfant de Paris, et trois compagnies du 9^e de ligne, retranchés dans le cimetière de Gratz soutiennent pendant 14 heures, une lutte héroïque contre les 20,000 hommes du corps de Guilay, auquel ils tuent 1,200 hommes, font 500 prisonniers et

LES TRANSFORMATIONS DU DRAPEAU FRANÇAIS, par DRANER



La chape Saint-Martin sous Clovis
(481-511)



Le drapeau de Charlemagne
(768-814)



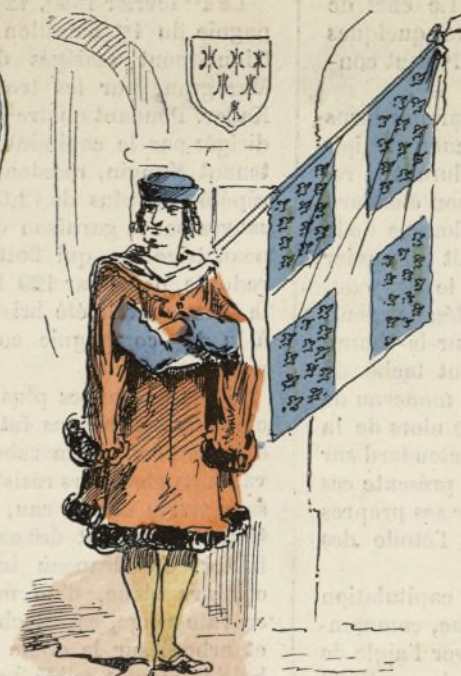
La bannière de France sous saint Louis
(1250)



L'oriflamme de Charles V



Drapeau royal sous Charles VII



Le drapeau de l'infanterie sous Charles VIII



L'enseigne des bandes de François Ier



La cornette blanche royale sous Henri IV



Régiment de Picardie
(1600)



Régiment de Champagne
(1600)



Gardes suisses
(1616)



Régiment du roi
(1670)



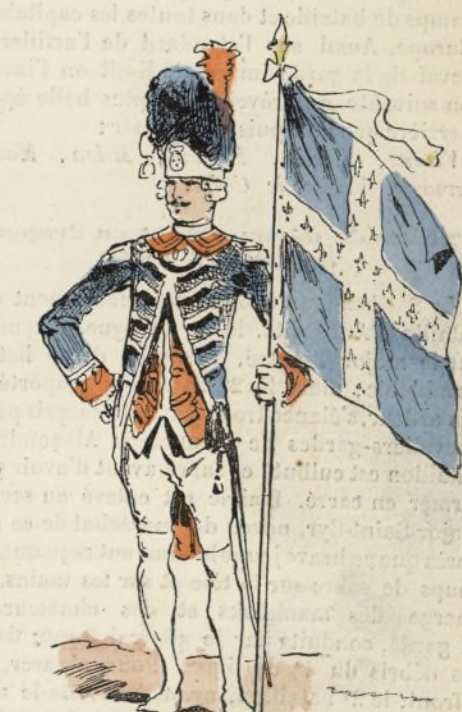
Régiment de la Reine
(1695)



Drapeau de l'artillerie des côtes
(1705)



Régiment de Bourgogne
(1725)



Gardes françaises sous Louis XV
(1724)



33e demi-brigade
(1794)



80e demi-brigade
(1794)



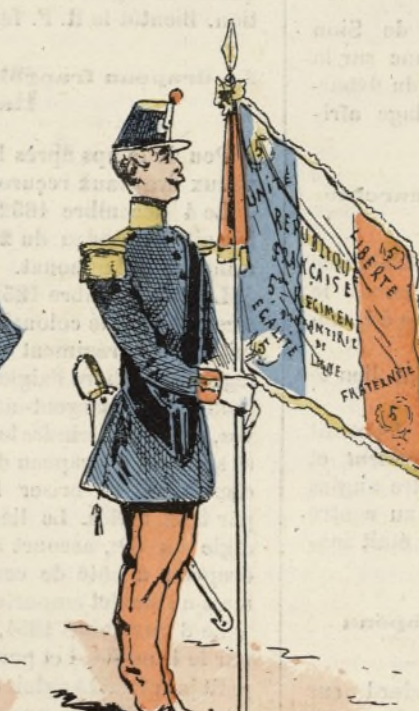
Infanterie de ligne sous l'Empire
(1812)



Gendarmes de la garde sous la Restauration
(1814)



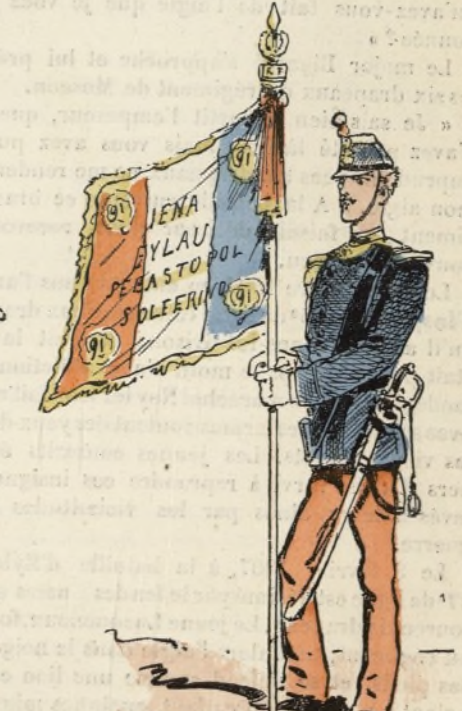
Infanterie de ligne sous Louis-Philippe
(1833)



Infanterie de ligne sous la 2e République
(1848)



Zouaves sous Napoléon III
(1855)



Infanterie de ligne sous la 3e République
(1880)

enlèvent deux drapeaux. Ces troupes sont enfin dégagées par le général Broussier, et lorsque cette division rejoignit la grande armée, le matin même de la bataille de Wagram, Napoléon combla d'éloges le 84^e, donna 93 décorations à ce seul régiment et fit inscrire ces mots sur son drapeau : *Un contre dix*.

En 1814, au début de la campagne de France, la petite colonne que commandait le maréchal Marmont est accablée par les masses de l'armée coalisée à Rosnay. Nos jeunes soldats lâchent pied malgré les efforts de leurs officiers. Le duc de Raguse court alors au 132^e de ligne qui comptait une cinquantaine d'officiers et 340 hommes, se met à sa tête et, chargeant comme un simple officier de fortune, se jette sur une colonne de 3,000 Prussiens. Le 132^e le suit au pas de course, culbute cette brigade ennemie dans la Marne où la plupart se noient en essayant de se sauver à la nage. Le brave 132^e, ainsi que le constata le rapport envoyé le lendemain d'Arcis-sur-Aube par le maréchal Marmont à l'empereur, s'était ce jour-là battu : *Un contre huit*, et ces trois mots devinrent sa devise.

Le drapeau de l'artillerie de la garde

Pendant quinze ans, le drapeau de la grande armée promena son aigle glorieuse sur tous les champs de bataille et dans toutes les capitales de l'Europe. Aussi sur l'étendard de l'artillerie à cheval de la garde impériale lisait-on l'inscription suivante qui réveille la plus belle épopée guerrière que l'on puisse imaginer :

Vienne, Berlin, Madrid, Milan, Moscou, Varsovie, Venise, le Caire.

Traits de dévouement au drapeau de 1804 à 1813

Le 2 décembre 1805, au commencement de la bataille d'Austerlitz, le 4^e de ligne, commandé par le major Bigarré, s'empare d'une batterie formidable; mais le 2^e bataillon, emporté par son ardeur, s'élance trop en avant: surpris par les chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre, ce bataillon est culbuté et sabré avant d'avoir pu se former en carré. L'aigle est enlevé au sergent-major Saint-Cyr, neveu du maréchal de ce nom, après que ce brave jeune homme eut reçu quatorze coups de sabre sur la tête et sur les mains. Une charge des mameluks et des chasseurs de la garde, conduits par le général Rapp, dégage les débris du 4^e de ligne. Pour réparer cette affront, le 2^e bataillon, ayant à sa tête le major Bigarré et le major Calez, s'empare du régiment de Moscou, de son colonel et de 6 drapeaux.

Le lendemain de la bataille, l'empereur en passant devant le front du 4^e de ligne arrête tout à coup son cheval : « Soldats, s'écrie-t-il, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais donnée ? »

Le major Bigarré s'approche et lui présente les six drapeaux du régiment de Moscou.

« Je sais bien, répartit l'empereur, que vous n'avez pas été lâches; mais vous avez pu être imprudents; ces six drapeaux ne me rendent pas mon aigle. » A la bataille suivante ce brave régiment se faisait décimer pour recevoir un nouveau drapeau.

Le 9 novembre 1805, en entrant dans l'arsenal d'Innsbruck, le 76^e de ligne retrouve deux drapeaux qu'il a perdus dans les Grisons, et dont la perte était pour ce corps le motif d'une affliction profonde. Lorsque le maréchal Ney les leur fait rendre avec solennité, des larmes coulent des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces insignes enlevés à leurs aînés par les vicissitudes de la guerre.

Le 8 février 1807, à la bataille d'Eylau, le 17^e de ligne est décimé par le feu des Russes qui entourent le drapeau. Le jeune Locqueneux, fourrier au régiment, met alors l'aigle dans la neige sous ses pieds, et se défend comme un lion en appelant au secours. Pendant quelques minutes il lutte seul contre les grenadiers russes et renverse à coups de baïonnette tous ceux qui s'ap-

prochent de ce glorieux trophée. Le chef de bataillon Mallet accourt à son aide avec quelques soldats, et grâce à leurs efforts le 17^e peut conserver son drapeau.

En 1809, le 65^e de ligne, écrasé par un corps d'armée autrichien, est forcé d'évacuer précipitamment la ville de Ratisbonne : durant la retraite le porte-drapeau tombe avec son étendard au milieu des cadavres des soldats chargés de le défendre. Un sapeur du régiment, fait prisonnier au moment où il allait reprendre le drapeau, s'échappe pendant la nuit sous un déguisement, traverse le camp ennemi, et va sur-le-champ de bataille recueillir l'étendard tout taché de sang et à moitié enseveli sous un monceau de cadavres. Ce brave soldat le détache alors de la hampe, met l'aigle dans sa poche, l'étendard sur sa poitrine, et quelques jours après présente ces glorieux débris à l'empereur, qui de ses propres mains lui attache sur sa capote l'étoile des braves.

Le 11 novembre 1813, lors de la capitulation de Dresde, le chef de bataillon Bosse, commandant le 85^e de ligne, réussit à sauver l'aigle de son régiment, la conserve pendant la captivité du corps en Hongrie, et la rapporte en France en 1814.

Le 18 juin 1815, à l'attaque d'Hougoumont, vers le commencement de la bataille de Waterloo, le porte-aigle du 10^e léger tombe mort avec son drapeau. Le régiment bat en retraite, et lorsque la fumée vient à se dissiper un peu, le colonel Cubières voit le drapeau de son régiment par terre, sous l'officier mort, et près de tomber eux mains d'une colonne anglaise qui s'avance rapidement. Le brave Cubières s'élance aussitôt seul pour reprendre son aigle. Un officier anglais témoin de cet acte d'héroïsme fait cesser le feu et laisse le colonel emporter son trophée.

A la même bataille, un dragon gris de Ponsomby s'empare du drapeau du 45^e de ligne : le maréchal des logis Orban du 4^e lanciers s'en aperçoit, court sur le dragon, le renverse par terre d'un coup de lance et, après un combat acharné où il tue le colonel de ces dragons, parvient à reprendre l'aigle du 45^e qu'il rapporte à ce régiment.

Le drapeau blanc sous la Restauration

La Restauration reprit les couleurs de Charles VII et de Henri IV, et le 18 avril 1816 le drapeau blanc fut décrété drapeau national de la France. La distribution en fut faite le 7 septembre 1814, à la garde nationale, et le 14 aux troupes réunies au Champ de Mars.

Ces enseignes flottaient sur la ligne de bataille de nos régiments dans la campagne d'Espagne en 1823, dans l'expédition du Morée, et sur les ruines du fort de l'Empereur à Alger.

Ce fut un matelot français du nom de Sion qui le premier planta le drapeau blanc sur la tour du marabout de Sidi-Feruch, lors du débarquement de nos troupes sur la plage africaine.

Le drapeau tricolore de la monarchie de juillet

A la suite de la révolution de juillet (1830) une ordonnance du roi Louis-Philippe, parue le 1^{er} août de la même année, fit reprendre à la nation le drapeau tricolore.

Deux distributions de drapeaux eurent lieu le 30 août 1830 et le 27 mars 1831.

Ce nouveau drapeau était tricolore et portait d'un côté : *Le roi des Français à tel régiment*, et de l'autre : *Honneur et Patrie*. Aux quatre angles le numéro du régiment était répété au centre d'une couronne de laurier. La hampe était surmontée d'un coq gaulois.

Traits de dévouement au drapeau de 1830 à 1848

Nos soldats firent flotter cet étendard sur les murailles de Constantine, au col de Mouzaïa, dans les plaines de la Mitidja et d'Isly.

Le 1^{er} février 1840, 123 soldats de la 10^e compagnie du 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique sont assiégés dans le petit fortin de Mazagran, par les troupes de l'Émir Abd-el-Kader. Pendant quatre jours, nos braves soldats dirigés par le capitaine Lelièvre et le sous-lieutenant Mangin, résistent aux assauts furieux et répétés de plus de 12,000 Arabes et sont enfin sauvés par la garnison de Mostaganem. Le drapeau tricolore qui flottait sur les murs de la redoute, percé par 120 balles, 4 boulets, et dont la hampe avait été brisée trois fois, fut décerné à la 10^e compagnie comme un glorieux trophée.

Quelques années plus tard, le 8^e bataillon de chasseurs d'Orléans fut cerné par des masses d'Arabes dans le marabout de Sidi-Brahim. Nos vaillants chasseurs résistent pendant deux jours, sans vivres et sans eau, aux attaques de l'infanterie régulière et des cavaliers rouges d'Abd-el-Kader. Un drapeau improvisé à l'aide d'une ceinture bleue, d'un mouchoir blanc et d'une cravate rouge, est attaché à une baguette de fusil et arboré sur le dôme du marabout. Sous ce haillon bientôt criblé par les balles arabes, les chasseurs épuisent toutes leurs munitions, et dans une sortie désespérée, leur commandant de Montagnac en tête, ils se jettent à la baïonnette sur l'ennemi et se font tous tuer jusqu'au dernier.

Le drapeau de 1848 à 1852

Après la Révolution de février 1848, le drapeau tricolore fut maintenu drapeau national par décret du 5 mars 1848, et le 28 avril suivant le nouveau drapeau du gouvernement provisoire fut remis à l'armée et à la garde nationale.

Ce drapeau était en soie tricolore brodée et frangée d'or. D'un côté, on lisait : *République française*, ^e *régiment*; de l'autre côté : *Valeur et Discipline*.

Ce fut cet étendard que nos troupes arborèrent sur la muraille de la villa Pamphili pendant le siège de Rome, et sur la casbah de l'oasis de Zaatcha.

Le drapeau du second empire

En 1852, on reprit l'aigle comme sous Napoléon 1^{er}. Aux quatre coins de ce nouveau drapeau était placée une couronne de chêne. Dans l'intérieur de chaque couronne, placés en regard, se trouvaient le chiffre L. N. et le numéro du régiment. Sur l'un des côtés était inscrit en lettres d'or : *Louis-Napoléon au ^e régiment*. De l'autre côté, le chiffre R. F. (*République française*), et au-dessous, le nom des batailles auxquelles le régiment avait assisté depuis sa formation. Bientôt le R. F. fut supprimé.

Le drapeau français en Afrique, Crimée, Italie

Peu de temps après leur distribution, ces nouveaux drapeaux reçurent le baptême du feu.

Le 4 décembre 1852, le brave colonel Clerc hissa le drapeau du 2^e zouaves sur le dôme du minaret de Laghouat.

Le 20 septembre 1854, à la bataille de l'Alma, c'est encore le colonel Clerc qui, arrivé le premier de son régiment au pied de la tour du Télégraphe, arbore l'aigle du 2^e zouaves sur l'échafaudage. Le sergent-major Fleury, du 1^{er} zouaves, qui a pu atteindre les échafaudages supérieurs et soutenir le drapeau de son régiment, dont un obus vient de briser la hampe, tombe frappé par trois balles. Le lieutenant Poitevin, porte-aigle du 39^e, accourt à son tour et plante son drapeau à côté de ceux des 1^{er} et 2^e zouaves; mais un boulet emporte ce brave officier.

Le 8 novembre 1854, 45,000 Russes, favorisés par le brouillard et par la pluie, surprennent au petit jour 6,000 Anglais campés sur le plateau d'Inkermann. Malgré une résistance désespérée, nos alliés sont culbutés, la brigade des gardes de la

reine décimée et le général Cathcart blessé mortellement. Le 6^e de ligne accourt le premier au secours des troupes anglaises. Le porte-drapeau, s'étant porté en avant pour entraîner nos soldats, tombe raide mort et son étendard est ramassé par les Russes. — Au drapeau! mes enfants, crie le brave colonel Filhol de Camas en se jetant sur les Russes. Un coup de feu en pleine poitrine le blesse mortellement. Le lieutenant-colonel et un des chefs de bataillon tombent à leur tour, en essayant d'atteindre le drapeau; enfin un lieutenant en saisit la hampe et le rapporte triomphalement au régiment.

Le 7 juin 1855, à l'assaut du Mamelon-Vert, le colonel de Brancion, du 50^e de ligne, arrive le premier sur le parapet de la redoute de Kamchatka, où il plante l'aigle de son régiment et tombe frappé par une balle au cœur.

Le 8 septembre, jour de la prise de Sébastopol, le drapeau du 91^e de ligne est un instant enseveli sous les débris du magasin à poudre de la batterie russe de la Poterne. Les débris du régiment, qui ont vu disparaître leur glorieux insigne, passent la nuit sur ces ruines ensanglantées; dès le point du jour, les soldats, bien que harassés de fatigue, se mettent à creuser le sol pour retrouver le drapeau. L'aigle reparait enfin, entouré de cadavres mutilés. Depuis seize heures qu'il est couché dans son glorieux tombeau, le drapeau du 91^e n'est plus qu'un lambeau de terre et de sang. Le porte-drapeau Ganichon le serrait encore convulsivement de ses mains raidies par la mort.

A Solférino, le 24 juin 1859, une compagnie du 2^e de ligne défend le drapeau de son régiment contre les attaques d'un régiment autrichien, et est enfin dégagée par un bataillon du 53^e. A la fin de la lutte, on trouva l'aigle du 2^e encore debout, planant au-dessus de deux cents cadavres autrichiens et entourée des débris de la glorieuse phalange qui l'avait défendue. Quarante hommes à peine survivaient.

Contre la ferme de Casa-Nova, le 55^e de ligne, privé de cartouches, est débordé par les Autrichiens. Le colonel de Malleville saisit alors le drapeau de son régiment et, lançant son cheval au galop, se jette sur l'ennemi suivi par ses soldats. Une balle le blesse mortellement: cet intrépide officier se fait quand même soutenir par ses sapeurs sur sa selle tachée de sang, et dans un dernier et sublime effort vient heurter les Autrichiens, qui sont repoussés.

A cette même bataille, le 91^e fait des prodiges de valeur: le colonel Abbattucci a deux chevaux tués sous lui; le lieutenant-colonel Vallet et deux chefs de bataillon tombent blessés; le lieutenant de Guiseuil, qui porte le drapeau, et sa garde sont entourés par les Croates. Cette poignée de braves se défend avec un courage héroïque. Deux fois les projectiles brisent la hampe du drapeau dans les mains de son défenseur, deux fois il dispute aux Croates ce glorieux débris. Un coup de feu l'atteint à la cuisse: il roule à terre en serrant sur sa poitrine l'insigne de son régiment. L'ennemi se rue sur lui pour arracher ce lambeau; mais un vieux sergent décoré, Bourraqui, plus lesté et plus audacieux, ne fait qu'un bond et ressaisit ce précieux trésor: ce sous-officier est blessé à son tour; le sous-lieutenant Tollet prend alors l'aigle des mains de Bourraqui, et est bientôt frappé à mort: une lutte corps à corps s'engage. Le commandant de Pont-Jibau est tué en réunissant les débris de son bataillon. Enfin, grâce à l'énergie des officiers et des soldats qui restent encore debout, l'aigle du 91^e est sauvée.

Les drapeaux décorés

C'est pendant la campagne d'Italie que l'empereur Napoléon III, par un décret daté du 14 juin 1859, décida que le régiment qui prendrait un drapeau à l'ennemi porterait la croix de la Légion d'honneur, attachée au-dessous de son aigle.

Le régiment qui le premier reçut cette récom-

pense fut le 2^e zouaves. Le 4 juin 1859, un instant avant l'attaque de Magenta par le 2^e corps, les 2^e et 3^e bataillons du 2^e de zouaves se précipitent sur le 9^e régiment autrichien, qui allait s'emparer d'une batterie française. Un combat acharné s'engage à l'arme blanche. Le zouave Daurière, de la 2^e compagnie du 2^e bataillon, attaque le porte-étendard autrichien. L'adjudant Sauvière lui vient en aide, blesse d'un coup de sabre l'officier ennemi, et ces deux braves militaires enlèvent le trophée.

Le deuxième drapeau décoré fut celui des bataillons de chasseurs à pied. Il le doit au 40^e bataillon de cette arme, qui eut un fort détachement engagé à l'attaque du cimetière de Solférino, le 24 juin 1859. Le sergent Garnier, de la 1^{re} compagnie, entre un des premiers dans le réduit, s'élance à la baïonnette sur un groupe d'Autrichiens et s'empare du drapeau du 66^e de ligne (régiment de Gustave Wasa). — A la même bataille, le bataillon des chasseurs de la garde, commandé par le brave Clinchant, aujourd'hui général de division et gouverneur de Paris, tourne le village de Solférino et s'empare, au pied de la tour, d'une batterie de 8 pièces et d'un drapeau autrichien, ce dernier pris par le chasseur Montellier.

Dans la plaine de Médole, contre la ferme de Casa-Nova, le 2^e bataillon du 76^e de ligne attaque dans la même journée le régiment autrichien du prince de Windisgrätz. Le fusilier Clavel, de la 3^e compagnie, s'élance pour s'emparer du drapeau, et une lutte des plus vives s'engage entre lui et le porte-étendard autrichien. Clavel est renversé, mais Allègre, soldat de la même compagnie, se précipite au secours de son camarade, et leurs efforts réunis parviennent à saisir et à conserver le drapeau de ce régiment, dont le colonel est tué.

Les drapeaux enlevés pendant la campagne du Mexique valurent aussi la croix à 5 autres régiments de notre armée.

Le 8 mai 1863, vers la fin du siège de Puebla, l'armée mexicaine qui cherche à ravitailler la ville, est battue et dispersée à San-Lorenzo par les troupes du général Bazaine. Pendant cet engagement le sous-lieutenant Henry et le zouave Stum du 3^e régiment de zouaves enlevèrent chacun un drapeau, action qui mérita au régiment d'avoir son aigle décorée. — Rappelons que ce drapeau est en outre décoré de la médaille d'or de la valeur militaire sarde, distinction qui lui a été accordée pour sa brillante conduite à Palestro le 31 mai 1859.

Quant au 51^e de ligne il mérita d'être décoré pour la prise: 1^{er} de cinq fanions à San Lorenzo, le 8 mai 1863, par le sergent Dupuis, le caporal Maignon, le grenadier Malet, les fusiliers Gounard et Brizet; 2^e d'un drapeau et d'un fanion au combat de Valle de Santiago, le 3 février 1864, par le lieutenant Brunot; 3^e et d'un drapeau au combat de Gueymas, le 29 mars 1865.

Ce fut également au combat de San Lorenzo, que le 3^e de tirailleurs algériens (dont un bataillon était au Mexique) mérita la décoration pour l'aigle de son régiment. Dans cet engagement les tirailleurs Ahmoud ben Mijoub et Khenil ben Ali prirent chacun un drapeau mexicain, 4 autres tirailleurs du même régiment enlevèrent également 4 fanions.

Le 18 mai 1862, à la baranca-secca d'Aculcingo, le sergent Pacirena et les grenadiers Lecousne, Megè, Sineux du 99^e de ligne enlevèrent le drapeau du 2^e régiment d'infanterie du corps de Zaragoza. Le 14 juin suivant, à l'affaire de nuit du Borrégo, le caporal Tisserand, du même régiment, s'empare du drapeau des sapeurs de la division Zacatecas du corps du général González Ortéga. Pour ces deux faits d'armes le 99^e de ligne voit son aigle décoré.

Enfin le 5 mai 1863, au combat de San-Pablo-del-Monte, la cavalier Borde, du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique, mérita la croix pour l'aigle de son régiment, en enlevant le drapeau du régiment de cavalerie de Durango.

Le drapeau pendant la campagne de 1870

Pendant cette terrible campagne de 1870, où la fortune se montra si contraire à nos armes, nos braves soldats déployèrent le même héroïsme et le même dévouement que pendant nos plus beaux jours de victoire.

A Gravelotte le 16^e uhlands s'empare de 2 pièces de canon et du drapeau du 93^e de ligne. Le 5^e chasseurs court aussitôt à lui, le culbute, le détruit en partie et fait un grand nombre de prisonniers. Le brigadier Borgne et le chasseur Eyma reprennent les 2 pièces; quant au chasseur Mangin, apercevant 2 uhlands qui emportaient l'aigle du 93^e, ce brave soldat se jette sur eux, les renverse à coups de sabre et reprend l'aigle qu'il remet au général Bourbaki.

En avant de Vionville, le 3^e grenadiers, accablé par un feu terrible, hésite un moment à se porter en avant. Le brave colonel Cousin saisit alors l'aigle de son régiment, court à l'ennemi, suivi par son régiment, et tombe percé de 27 balles.

Pendant l'attaque du ravin de Greyères, le brave général Brayer est tué en donnant ses ordres au 1^{er} de ligne. Au moment de rendre le dernier soupir, cet infortuné général se fait apporter l'aigle du régiment, afin de mourir en regardant ce symbole de la patrie. Le soir, quand le général de Cissey passa devant le front de bandière du 1^{er} de ligne, il se fit également apporter le drapeau et pressa sur sa poitrine en l'embrassant cet insigne de l'héroïque régiment.

Après Sedan, au moment de la capitulation, une partie des drapeaux furent déchirés et partagés entre les officiers de leurs régiments respectifs: quant aux autres, ils furent brûlés sur les remparts par le capitaine de Lauriston, dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre. Du moins, nos drapeaux furent sauvés et échappèrent à la honte de tomber entre les mains des Prussiens.

A Metz malheureusement il n'en devait pas être ainsi. Les drapeaux furent véritablement escamotés à nos braves et infortunés régiments et livrés à l'ennemi. Ces étendards, disait l'ordre du maréchal Bazaine, devaient être couverts de leur étui, mis dans un fourgon et envoyés à l'arsenal de Metz pour y être brûlés. On sait ce qu'il advint.

Quelques généraux cependant, auxquels cet ordre parut douteux, refusèrent d'y obéir.

Le brave général Jeanningros, qui avait sous ses ordres le 1^{er} grenadiers et les zouaves de la garde, détruit les aigles de sa brigade et écrit le fier ordre du jour suivant:

Les drapeaux de mes deux régiments ont été détruits par mon ordre, les hampes et aigles sciées; les morceaux distribués à mes deux régiments; les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin.

Le colonel de Girels détruisit à l'arsenal de Metz huit étendards qui lui avaient été confiés par sept régiments de cavalerie et un d'artillerie.

Le général Lapasset fit brûler les drapeaux de sa brigade et l'étendard du 3^e lanciers.

Le général de Laveaucoupet refuse également d'envoyer les drapeaux de sa division à l'arsenal, leur fait rendre les honneurs militaires pour la dernière fois et les brûle devant le front des troupes.

C'est donc par un indigne intrigue qu'ont été livrés à l'ennemi ces nobles étendards de l'armée de Metz, qui ornent aujourd'hui les palais et les basiliques de Berlin.

Le 57^e prend le drapeau du 16^e régiment prussien à Gravelotte

Par contre un drapeau a été pris aux Prussiens. Celui-là a été pris comme les Français les prennent. Il a été enlevé à l'ennemi, un jour de bataille, sous la mitraille et à la baïonnette.

Ce drapeau prussien est celui du 2^e bataillon du 16^e régiment d'infanterie. Il a été pris le 16 août 1870, pendant la bataille de Gravelotte, par

le sous-lieutenant Chabal, officier au 57^e de ligne qui faisait partie de la division de Cisse.

Prise du drapeau du 91^e régiment prussien à la bataille de Dijon

Le 23 janvier 1871, un deuxième drapeau prussien fut également pris par les francs-tireurs du Mont-Blanc. Cette brave compagnie, retranchée dans l'usine de Pouilly, décima par son feu meurtrier le 91^e poméranien ou régiment du roi Guillaume. Le porte-étendard allemand tomba tué en voulant entraîner les siens, et les Poméranais furent obligés de reculer sous notre grêle de balles, abandonnant sur le champ de bataille leur drapeau, qui fut ramassé par le jeune franc-tireur Curtaz, natif d'Annecy.

Le drapeau provisoire de 1871 à 1872

Quand nos régiments furent reconstitués après la guerre, ils reçurent un drapeau provisoire fait

en laine, sans franges ni cravate, brodé d'un simple ourlet et fixé à une hampe bleue surmontée d'un fer de lance en bois doré. (Circularité du 5 août 1871.)

Le drapeau actuel

Une autre décision plus récente a rendu aux régiments français le drapeau en soie qui leur sera distribué le 14 juillet courant, et, le 15 janvier 1879, a eu lieu à Vincennes, par les soins de l'artillerie, chargée de la confection des drapeaux, une adjudication des 161 drapeaux d'infanterie, des 115 étendards de cavalerie destinés aux corps de l'armée de terre et des 145 drapeaux pour les régiments de l'armée territoriale.

Ce nouveau drapeau est formé d'un carré en soie, de 0^m,90 de côté, non compris les franges, les coutures et le gousset. Sur l'étamine on lit d'un côté : *République française.....^e régiment*, de l'autre : *Honneur et Patrie*, et les noms des

quatre principales batailles, où s'est le plus distingué le régiment depuis sa formation. Aux quatre angles de chaque face sont peintes en or de larges couronnes de laurier, au centre desquelles est répété le numéro du régiment.

Quelles seront les destinées de ces nouveaux drapeaux ?

Guideront-ils nos légions victorieuses à la délivrance de l'Alsace et de la Lorraine ? Ou bien abriteront-ils sous leurs plis les progrès pacifiques de notre belle France ? Dieu seul le sait. Pour notre part, nous leur souhaitons de tout notre cœur, meilleure chance et autant de gloire qu'à leurs aînés.

FANFAN-LA-TULIPE.

Le Gérant : FLEURY.

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHAIRE ET FILS.

SAIL-LES-BAINS
ÉTABLISSEMENT THERMAL
Ouvert du 1^{er} Juin au 1^{er} Octobre

Eaux Minérales Silicatées
Dépuratives par excellence
FORTIFIANTES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans les affections
RHUMATISMALES, UTÉRINES & CUTANÉES
La Goutte, l'Anémie et les Maladies nerveuses

Vaste Piscine, unique au monde,
qu'alimentent les Eaux courantes de
la SOURCE DU HAMEL, débitant
1,150,000 litres par 24 heures.

ÉTABLISSEMENT THERMAL COMPLET
GRAND HOTEL, CASINO

Site admirable. — Distractions
Promenades, etc., etc.

On se rend à SAIL-LES-BAINS
par le Chemin de fer
du Bourbonnais, station de
St-Martin-d'Estréaux
Omnibus de l'Établissement à la Gare

Eaux Minérales et Établissement Thermal de
BAGNOLES DE L'ORNE
5 heures de Paris (NORMANDIE) Gare Montparnasse.
BILLETS A PRIX RÉDUIT DU SAMEDI AU LUNDI MINUIT
Saison du 15 Juin au 15 Octobre

Les Eaux de Bagnoles de l'Orne sont recommandées
contre : Maladies d'estomac, Anémie, Goutte, Gra-
velle, Rhumatismes, Catarrhes de Vessie, Diarrhée
chronique, Eczéma, Affections de la peau, Blessures
par Armes à feu, Fièvres.

Établissement des plus confortables remis à neuf
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE
VASTES GALERIES DE BAINS POURVUES D'APPAREILS NOUVEAUX
GRANDE PISCINE d'Eau Thermale courante
de 27 mètres de longueur avec Gymnase.

GRAND HOTEL des BAINS
DANS L'ÉTABLISSEMENT
250 Chambres, Salons, Distractions de toute sorte.
Site des plus pittoresques appelé Suisse Normande. — Voiture à volonté
S'adresser à l'Établissement

GOUDRON FREYSSINGE
LIQUEUR NORMALE CONCENTRÉE

Contenant, sous un petit volume, tous les principes
bienfaisants du goudron de Norvège. S'emploie pour pré-
parer instantanément Eau, Vins, Bière et Tisanes de
goudron. Très efficace contre les maux de la Poitrine,
les affections des Bronches et de la Vessie, les Écou-
lements de diverses natures, et comme préservatif des
Maladies épidémiques. Le Goudron Freyssinge
est aujourd'hui le seul ordonné par les médecins, parce
que toutes les autres liqueurs sont préparées à l'aide de
soudé, potasse ou ammoniaque qui dénaturent complè-
tement le produit.

Exiger sur chaque Flacon
la signature ci-contre : *Fr. Freyssinge*

LE FLACON : 2 FR.
97, Rue de Rennes, Paris, et les Pharmacies.

En 2 jours plus de Cheveux gris
Nouveau flacon. — Médaille d'or
EAU FIGARO

Cheveux et Barbe rendus à leur nuance
première. Envoi 6 fr. t. p. — Paris, 4,
boulev. Bonne-Nouvelle, et principaux coif-
feurs et parfumeurs.

LE CRÉDIT PARISIEN
Société anonyme : Capital 6 millions
REÇOIT LES FONDs EN DÉPÔT
AUX CONDITIONS SUIVANTES :

à vue	3 65 0/0	par an
à six mois	4 " 0/0	—
à un an	4 50 0/0	—

MINIMUM DU DÉPÔT : 200 FRANCS

La Société se charge également de toutes
les opérations de Bourse et de Banque,
achats et ventes de titres, etc.

Siège social : 30, avenue de l'Opéra, Paris

INSECTICIDE FOUDROYANT
Destruction infaillible des punaises,
puces, poux, mouches, cousins, cafards,
mites, fourmis, chenilles, charançons, etc.
E. GALZY, fabricant, 28, rue Bugeaud,
à Lyon. Le kilogr., 12 fr. ; 100 gr., par
poste, 1 fr. 95.

BELLE JARDINIÈRE
Vêtements d'Alpaga
COSTUMES de BAINS de MER

LE SAVON SATIN est le bien nommé ; il
purifiant, la parfumant, et lui communique une
salutaire fraîcheur. Lait de cacao. Eau de Cologne
du Grand-ordon. Parf. Delettrez, 54, r. Richer.

DEUIL COMPLET TOUT FAIT
et sur mesure en 10 heures.
Robes, Manteaux, Modes, Lingerie.
2, boulevard Montmartre, **AU SABLIER.**

Résultat sans précédent garanti
L'EAU CAPILLAIRE
DU DOCTEUR R. BRIM
Cheveux en 2 applications. Aucune
RECOLORE tache, donne souplesse et brill.
REMPLE AVEC AVANTAGE POMMADE, BRILLANTINE, ETC.
est **SEULE ALCOOLIQUE**
et d'un PARFUM EXQUIS. Nettoie et fait repousser les cheveux
chez princip. Coiffeurs (Entrepôt, 106, r. Richelieu, Paris)

L'ANTI-BOLBOS enlève les points noirs du nez. Par-
fumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

DEUIL Pour avoir de suite un
Deuil complet et Robes
sur mesure en 12 heures. S'adresser :
A LA RELIGIEUSE
2, rue Tronchet et 32, place de la Madeleine
(Envoi franco). Étoffe et Châles as-
sortis pour les plus grands deuils. Arti-
cles de Gout en Chapeaux, Lingerie.
Coiffures, Confections, Robes, Costumes.
MAISON ESSENTIELLEMENT DE CONFIANCE

BLONDE CHEVELURE obtenue en deux fois
par l'**EAU VÉGÉTALE** azotée
d'Apollon. — PARIS, Pharmacie, 40, rue Port-
Mahon

GRATIS Le Dr Choffé, ex-méd. de marine, b. St-Michel,
45, Paris, envoie sa brochure pour Guérison
radicale des Hernies, Maladies de Vessie,
Goutte, Gravelle, Hémorroïdes, Rhumatismes.

16 PAGES DE TEXTE
PAR AN **50** CENTIMES
UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LE CRÉDIT PARISIEN
Journal Financier, indispensable à tous les Porteurs de titres
DÉFENSEUR DES INTÉRÊTS FRANÇAIS
Combat les Emprunts Étrangers si funestes à la France.
Les Abonnements sont reçus sans frais, 30, Avenue de l'Opéra, Paris
ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE DE FRANCE